

Fluctuation conjoncturelle et mutation textuelle

De l'allogénéité à l'endogénéité dans Simorgh de Mohamed Dib

Conjunctural Fluctuation and Textual Mutation

From Allogeneity to Endogeneity in Mohamed Dib's Simorgh

Dre Sara LEBBAL

Auteur correspondant, Université Batna 2 (Algérie), s.lebbal@univ-batnaz.dz

Soumission : 15.12.2025 – Acceptation : 26.09.2026 – Publication : 01.11.2026

Résumé — Le présent article propose de revenir, sommairement, sur le parcours scriptural de Mohamed Dib dans le dessein de saisir la portée évolutive de la notion d'algérianité dans *Simorgh*. La réflexion sera placée dans une double dimension spatio-temporelle et secondée d'une approche dyadique sociopsychologique. Pour ce faire, il sera question de soumettre l'œuvre de Dib à un regard sociohistorique en l'inscrivant dans son contexte de production afin d'en phagocytter les données conjoncturelles qui nous permettront d'étudier sa progression scripturale en conjuguant perspectives et contextes.

Mots-clés : Algérianité, allogénéité, conjoncture, écriture dibienne, endogénéité.

Abstract — This article offers a brief overview of Mohamed Dib's literary career in order to better understand the evolving significance of Algerianness in *Simorgh*. The analysis will be situated within a dual spatio-temporal framework and complemented by a dyadic socio-psychological approach. To this end, Dib's work will be examined through a socio-historical lens, situating it within its context of production. This will allow us to absorb the specific circumstances that will inform our study of his writing development by combining perspectives and contexts.

Keywords: Algerianness, Allogeneity, Context, Dibian Writing, Endogeneity.

« Et un jour, le miroir a fini par lui demander : — Alors, comment te trouves-tu ? » (Dib, 2012, p. 68).

Introduction

Fortement contextualisée ; la littérature algérienne, d'expression française constitue le miroitement authentique des circonstances attenantes à un large pan de l'histoire et de la mouvance sociale. Cela semble être le principe même et le motif scriptural de toute littérature qui se veut à ancrage social comme le notait à juste titre Ruth Amossy :

« L'œuvre dit la société de son temps dans la mesure où le 'travail textuel', tantôt déjoue les pièges du déjà-dit et des idées reçues, tantôt laisse percevoir des tensions et des apories révélatrices d'un impensé » (2004, p. 64).

Ainsi, la conjoncture immanente déteint, par la force des choses, sur l'acte d'écrire et définit la thématique d'inscription. Ce même contexte incubateur a constitué une lancée pour la grande partie de l'œuvre prolifique de Dib.

Contrairement aux écrivains dont la plume est tributaire d'une séquence temporelle bien déterminée et dont l'objet d'écriture en est inhérent ; Dib a couvert le plus clair de la plage temporelle scripturale en Algérie. Intrônisé comme le porte-étendard de la littérature à caractère sociologique ; son nom en a même été la marque déposée. Force est de remarquer que sa production n'a pas tari avec les différentes transitions contextuelles. Son écriture évolutive s'est élaborée sur plusieurs décennies et a su s'adapter aux exigences sociales successives. Avant de tirer sa révérence, il n'a pas manqué de marquer de son sceau cette nouvelle ère littéraire dite de l'extrême contemporain en éditant *Simorgh* en 2003 dans lequel il jette un regard rétrospectif sur tout le chemin parcouru jusqu'au parachèvement de sa carrière.

L'objectif de cette réflexion étant de considérer de près la matérialisation de l'algérianité¹ dans la littérature de l'extrême contemporain chez Dib et les procédés par lesquels il la réinvente au gré du changement. Il convient de souligner que le concept d'algérianité a fait l'objet d'un travail théorique approfondi chez Lynda-Nawel Tebbani, qui le définit, dans sa thèse de doctorat consacrée au roman algérien contemporain, comme *une reconfiguration du rapport de l'auteur à son texte et à ses personnages, irréductible aux seules grilles de lecture francophone ou postcoloniale* (2017). C'est cette définition que nous comptons retenir et transposer sur l'écriture dibienne — cela dit, l'interrogation motrice porte essentiellement sur la manière dont Dib actualise et ancre son algérianité sur un fond mouvant.

Sur le plan méthodologique, l'approche s'articule sur deux axes : **une première lecture, sociohistorique**, situe les débuts de Dib dans son contexte de production colonial. **Une seconde lecture, psychanalytique**, considère *Simorgh* comme un texte de résilience et d'introspection. Ces deux lectures s'articulent sur le doublet allogénéité / endogénéité :

¹ Dans une interview accordée à Khaled Drareni dans le *19 h info*, Lynda-Nawel Tebbani définit l'algérianité comme étant « la possibilité pour les auteurs romanesques de s'inventer une nouvelle Algérie, de quitter la seule représentation du réel, du présent, en proposant quelque chose de plus fort et artistique. L'algérianité serait en fait la création artistique » (2016).

l'allogénéité désigne une écriture tournée vers l'extérieur, mue par le regard et le jugement d'autrui ; quant à l'endogénéité, elle désigne une écriture tournée vers l'intérieur, mue par un travail sur soi indépendant du regard extérieur.

1. Aux prémices d'une écriture longitudinale

Dib avait fait ses balbutiements littéraires dans un contexte résolument hostile où la guerre de libération était à son apogée et se vivait comme un quotidien accablant. Ses premiers écrits étaient fortement marqués par cette occupation coloniale aussi oppressive que répressive : « *je ne me suis lancé dans l'écriture, en fait, que la mort dans l'âme, qu'en désespoir de cause. J'imagine bien pourquoi* » (Dib, 2012, p. 67). Cette subalternité circonstancielle dans laquelle son écriture végétait a galvanisé en lui le sentiment d'injustice et a constitué une sorte d'aiguillon pour exsuder le surplus de peine dans l'écriture, il en a fait un exutoire aux dimensions sociologiques et aux contours authentiques. Dib se trouvait dans l'obligation de mettre noir sur blanc son malaise patriotique et son affirmation identitaire. Il s'évertuait à travers son écriture à fidéliser sa trame romanesque à son entourage réel et aux sujets actionnaires afin de dépeindre, autant que faire se pouvait, la réalité. Dans une interview accordée à *L'effort algérien*, l'écrivain algérien, originaire de Tlemcen, précise qu'il a commencé à écrire en 1948, autrement qu'en amateur :

« J'avais imaginé dès 1940 un roman aux proportions assez vastes. Il devait présenter une sorte de portrait divers de l'Algérie... Dans le monceau des feuillets noircis "j'ai coupé" une partie qui pouvait constituer un tout : cela est devenu (ou presque) la trilogie Algérie. [...] Mon enfance n'a pas été celle de Omar, mais tout ce qui est dit à propos de Omar et de son milieu a été pris directement dans la réalité. Il n'y a pas de détail – aucun, je puis vous l'affirmer – qui ait été inventé. Mon père était artisan menuisier. Je l'ai perdu alors que j'avais onze ans. Jusqu'à sa mort, j'ai donc eu une enfance normale. Le malheur changea ma vie » (Achour, 1990, p. 59).

Ces propos démontrent clairement que Dib s'est, sciemment, assigné le rôle de témoin. C'est cette posture que nous qualifions ici d'allogène.

1.1. Immersion sociohistorique

Mise sous le label du double patronage disciplinaire socio-historique, la littérature maghrébine a fait du cadre social son référent ; l'arrière-plan sur lequel se greffe l'action qui devient le contexte d'immersion romanesque.

Le roman social répond à la méthodologie de la description, et ce, dans le but de sensibiliser contre les politiques prépondérantes de l'époque à savoir l'acculturation et, corollairement, l'assimilation. Ce roman s'axe sur l'écriture documentaire, le témoignage et la description. À caractère réaliste, il présente :

« Une façon particulière de présenter les autres. C'est son point de vue aigu et désintéressé. Ce point de vue est très singulier, mais il reste un point de vue parmi d'autres, et non un point de vue supérieur, surplombant ou central » (Mesure & Savidan, 2006, p. 1112).

Par définition, tout roman est le fruit d'une imagination et donc la trame narrative est basée essentiellement sur un fond fictionnel. L'imagination dans le roman à caractère socio-logique, teinté de réalisme, s'inspire du cadre contextuel où l'écrivain décrit principalement cette réalité qu'il récuse. La description ici est une forme de rejet. Toutes les tares et les travers de la société sont passées au crible et l'écrivain se trouve contraint à miroiter un vécu qui encapsule : pauvreté, injustice, famine, etc., conformément à ce qu'affirme Frantz Fanon :

« Ce monde compartimenté, ce monde coupé en deux est habité par des espèces différentes. L'originalité du contexte colonial est que les réalités économiques, des égalités, l'énorme différence des modes de vie, ne parviennent jamais à masquer les réalités humaines. Quand on aperçoit dans son immédiateté le contexte colonial, il est patent que ce qui morcèle le monde c'est d'abord le fait d'appartenir ou non à telle espèce, à telle race » (Fanon, 1987, p. 25-26).

Le réalisme exige que l'écriture soit documentaire et développe le témoignage. L'écrivain s'efface au profit d'une mise à nu de la situation sociale comme l'avance Charles Bonn :

« Pour répondre à une attente qu'on pourrait qualifier de documentaire, de la part de leurs lecteurs, ces littératures "émergentes" développent donc d'abord le témoignage et la description. Or, le témoignage sera d'autant plus prisé par les lecteurs qui le cherchent, qu'il pourra être considéré comme "brut", "authentique", c'est-à-dire non-élaboré. Quant à la description, elle se voudra la plus transparente possible, bannissant tout effet littéraire qui pourrait être vécu comme trahison par rapport à la vérité de cette description » (Bonn et al., 1996, p. 8).

L'exemple phare de cette écriture serait *La grande maison* de Mohamed Dib, roman réaliste par excellence, qui met en exergue une société coupée en deux : colonisé et colonisateur. En effet, il dépeint minutieusement le quotidien des 'indigènes' démunis, tous âges et sexes confondus. Des personnages fortement représentatifs de l'époque coloniale avec la figure emblématique du petit *Omar*, élève dans une école qui prône l'acculturation et dont l'acmé de ses rêves se matérialise dans un quignon de pain. Ainsi que sa maman *Aini*, cette femme belliqueuse qui s'évertue à joindre les deux bouts et qui arrive, à peine, à subvenir aux besoins de ses enfants et sa mère alitée. On est dans une œuvre documentaire où l'écrivain se cantonne dans le rôle du strict informateur.

L'algérianité, selon Dib, se caractérisait par cette alimentation de la fibre nationaliste à travers la revendication identitaire, culturelle et sociale, et c'est l'arrière-plan colonial qui dictait cette stratégie.

Cinq décennies plus tard ; la nouvelle conception de l'algérianité dibienne, s'inscrivant dans l'ère de l'extrême contemporain a basculé vers une toute autre forme ; elle se définit autrement. Durant longtemps, le témoignage collait à Dib comme une étiquette ; désormais, le témoignage – ponctué d'une perspective idéologique et des horizons différents – porte sur son propre parcours et ses choix et non sur le contexte de production. Dib est passé d'une considération allogène des faits qui s'est matérialisée dans une écriture pour l'autre, pour s'affirmer, se justifier, lutter et surtout exister à une écriture purement endogène orientée vers l'intérieur qui ressemble plus à un aveu, une expiation ou une résilience.

Dib a fini par se détacher du contexte, lui qui a instauré et était le pionnier de l'ancrage sociologique s'est enfin résigné à abolir les frontières et à lâcher les amarres. Le contexte n'est plus un catalyseur à thèmes, il devient un terrain d'auto-conciliation.

2. Décontextualisation et élévation spirituelle

« *Je finirai par recevoir ma récompense de la main tendue des dieux* » (Dib, 2012, p. 29). Ainsi, exprimée à travers un timbre purgatoire, la remise confiante en Dieu était au cœur, si ce n'était pas LE cœur, de l'œuvre qui a postulé le parcours scriptural de Mohamed Dib. Édité et publié au cours de la même année de sa disparition (*timing* très significatif), *Simorgh* incarne plus un mea culpa qu'une œuvre ordinaire, on y trouve des bribes de spiritualité, des passages ressemblants plus à un droit de réponse aux remontrances émises au sujet de son choix de langue et de ses positions, on y sent aussi une sorte de processus de guérison, de résilience par rapport aux traumatismes générés par des souvenirs liés à la terre et à la guerre. Cela se cristallise dans le choix du titre, fortement spirituel, qui s'avère révélateur. En effet, émanant de la mythologie mystique de la tradition soufie, le *Simorgh* représente l'oiseau mythique qui a fait l'objet des deux œuvres phares de la philosophie ésotérique, à savoir *Le livre des rois* de Alfaridawsi et *La conférence des oiseaux* de Farid-ûd-dine al Attar. Dib avait épigraphié son œuvre par un chapitre qui reprend la pérégrination spirituelle des espèces volatiles vers le trône du Simorgh. Ce dernier serait une connotation du périple du penseur à la quête, voire transquête, de la sagesse suprême et de la vérité absolue. Cet exode, aussi éprouvant que périlleux, paraît jonché d'écueils compilant les plaisirs de ce bas monde tels que l'amour, le doute, la connaissance, la richesse. Faut-il rappeler que plusieurs oiseaux se sont débinés au voyage.

À l'instar de cette longue pérégrination éthérée vers le *Simorgh*, l'odyssée littéraire de Dib était scellée par ses peurs, l'injustice, les animosités et les remontrances qui, heureusement, se sont soldées par une trêve de réconciliation. Sur un ton sapiential, il appelle et invite les lecteurs à faire de même et de les transcender :

« D'aucuns fantômes restent toujours attachés à nos pas. Que nous essayions, nous, de les oublier, de les semer, ou de faire diversion, eux, ne nous oublient pas. Ils sont là, nous gardent en quelque sorte. Appartiendraient-ils à cette race d'anges appelés gardiens ? nous ne les entendons jamais pleurer dans notre dos. Seraient-ils des conciliants ? nous ne saurions donc mieux faire que de l'être aussi avec eux, des conciliants. La meilleure chose qui puisse leur arriver et nous arriver » (Dib, 2012, p. 88).

Ce passage illustre le mouvement endogène propre à *Simorgh* : le texte ne décrit plus une société extérieure ; il met plutôt en scène un dialogue intérieur avec les figures qui hantent la mémoire de l'auteur.

3. Droit de réponse aux remontrances linguistiques

Nul ne nierait que la langue incarne une composante cardinale de l'identité et de la culture nationales, nonobstant, le contexte algérien faisait l'exception par rapport au reste du Maghreb en raison de la durée de l'occupation qui a dépassé un siècle et la scolarisation de la majorité des écrivains dans l'école française.

Une fois l'indépendance acquise, l'on s'attendait à ce que les écrivains, algériens en particulier et maghrébins en général, aient un seul souci, celui linguistique. Autrement dit : *doivent-ils continuer à écrire en français ou, au contraire, jeter en bloc l'héritage linguistique du colonisateur ?*

La problématique de la langue d'expression a refait surface avec chaque phase transitoire de la production littéraire maghrébine. Elle s'avère plus récalcitrante et équivoque dans le contexte algérien vu que les pays voisins ont vite affiché une production abondante en arabe, parallèle à celle en français, après la levée du protectorat.

Il convient de rappeler que la question était abordée au début de la restitution de l'expression littéraire, en guise de réponse, Kateb Yacine a argué, en lançant sa pertinente réflexion, qu'il écrit en français pour dire aux français qu'il n'était pas français. Cela dit, loin de constituer un signe d'aliénation ou encore moins d'acculturation, la langue incarnait un moyen de communication ; les écrivains devaient opter pour une langue comprise par les deux parties.

L'ultime finalité de l'écriture, conjoncturelle en l'occurrence, est incontestablement l'affirmation. Cette affirmation se conjugue sur une palette assez large : *existentielle, nationale, linguistique, identitaire* et le tout s'inscrit dans une optique différentielle. Scripturalement parlant, Dib faisait partie de ces écrivains qui ont suivi une trajectoire préalablement tracée voire balisée par les prédécesseurs. Héritant d'une forme romanesque existante et usant d'une écriture stylistiquement plate que beaucoup ont taxé de scolaire voire didactique ; la dimension esthétique s'avère reléguée au second plan au profit d'une écriture foncièrement documentaire. Ce n'est pas par manque de moyens, c'est juste qu'il n'a pas voulu dérailler voire divaguer du quotidien tel qu'il est vécu par les algériens. Les critiques littéraires ont eu des remarques aussi mitigées que prolixes par rapport au choix de la langue, des stratégies scripturales et la prise de position non franche ni catégorique d'ailleurs comme la décrit Faouzia Bendjelid : « *La représentation la plus mimétique, la plus terne possible du terroir* » (2012, p. 59).

Le droit de réponse est venu, des années après, dans plusieurs passages de Simorgh ou Dib revient sur la question de l'écriture et le choix de la langue conjointement à celle de l'identité, il avance :

« Écrire, pour moi le problème, au commencement de tout, fut de traduire dans une langue de riches (le français) les réalités d'un pays pauvre (l'Algérie). Ce que je ne pus faire, dans ces débuts, qu'au prix de restrictions lexicales, de réductions syntaxiques, et que sais-je encore, indispensables, mais combien plus éloquentes, du coup. Je suis resté sous cet habit du pauvre » (DIB, 2012, p. 66-67).

En effet, il adresse son mea culpa en justifiant sa prise de position, et celle de ses pairs, par rapport au choix linguistique et de sa présumée platitude stylistique, sciemment choisie, pour ne pas enfreindre la réalité à travers ces assertions :

« Le français marque-t-il son territoire, à son insu peut-être, mais toi, Étranger, quel territoire vas-tu compisser pour le baliser et faire tien avec ton français ? tu possèdes bien la langue, sans le territoire. Cela entre autres raisons, explique le large

désintérêt du grand public français à l'endroit des écrits algériens d'expression française. Me semble-t-il » (Dib, 2012, p. 70).

Plus loin, sur un ton de désolation et de remord, il enchaîne :

« Quel malheur que d'écrire dans une autre langue que la sienne. Erhalt uns, Herr, bei Wort. C'est ce malheur-là qui nous fait écrivains. J'essaie d'imaginer le malheur du pays dont sont issus des écrivains comme nous. Je n'y arrive pas. Ou bien mon pays n'est pas malheureux de m'avoir pour écrivain (parmi d'autres). Ou bien il n'a pas conscience de son malheur. Je ne sais ce qui est le pire » (Dib, 2012, p. 77).

Cette confession tardive, qui revient sur un choix fait plus d'un demi-siècle auparavant, relève pleinement de l'endogénéité telle que nous l'entendons : il ne s'agit plus de décrire une situation extérieure, mais de revenir, depuis l'intérieur, sur les raisons intimes d'un choix scriptural. Le droit de réponse n'est pas un repli défensif ; c'est une reprise critique des accusations dont l'œuvre antérieure avait fait l'objet.

Outre le fait de ne pas faire recours généreusement à la fiction de telle manière à ne pas manquer au miroitement circonstanciel appelé communément littérature colonocentriste, il a aussi été reproché, à cette littérature, la contestation et la revendication identitaire plutôt timide, sous-jacente, non prononcée et dépourvue de fougue qui se faisait, en filigrane, à travers la description de la condition délétère du peuple colonisé, voué à l'assujettissement et à la résignation.

Pour pallier cette perspective, dans sa dernière station, Dib avait changé de technicité scripturale, il a opéré une refonte poético-esthétique dans son style ; une coupure nette avec tout le schéma traditionnel ; lui qui a longtemps essuyé la critique d'être le fidèle héritier du roman balzacien ; son style dans Simorgh se rapproche plus de l'écriture aphoristique, dont la non-linéarité prend forme dans la discontinuité idéelle et les frontières narratives poreuses. Une sorte de prose à tiroirs. Aussi, le schéma narratif ficelé, la standardisation des personnages et leurs profils stéréotypés inhérents à l'écriture dibienne ont laissé place à un discours *polydiscursif*, polyèdre, polyphonique et *polyfocal* car « l'algérianité passe aussi par la *subjectivité* » (Tebbani, 2016) donc multiplier les angles d'attaque et d'approche en se délesant du canevas narratologique standard serait une manière efficiente de la redéfinir.

4. Retour sur un contexte dévastateur

Dire, exhumer et faire la paix avec le mal-être de la nation serait aussi un procédé de réinventer l'algérianité. Ainsi, exprimer son algérianité revient aussi à déconstruire les représentations relatives à l'Algérie dans sa condition révolue et en concevoir d'autres pour la contemporanéité de l'actualité. C'est la raison pour laquelle *Rebondir* se présente comme le maître mot susceptible de stigmatiser une écriture longtemps caractérisée par une imprégnation conjoncturelle. L'intérêt porté par la psychanalyse à l'égard de la littérature sous couvert d'interdisciplinarité a fait de l'activité scripturale une échappatoire thérapeutique. Déterrer les traumatismes enfouis à travers l'écriture est considéré comme un processus d'autoguérison ; cela consiste à détricoter sa vie, la décomposer, la déconstruire carrément afin de tirer au clair les zones brumeuses.

Le traumatisme de guerre incarne une blessure limite indélébile qui ne guérit que difficilement par le biais de la résilience. Frantz Fanon qui a longuement travaillé sur les traumatismes générés par la guerre corrobore ce constat en avançant : « *Mais la guerre continue. Et nous aurons à panser des années encore les plaies multiples et quelquefois indélébiles faites à nos peuples par le déferlement colonialiste* » (Fanon, 1987, p. 221). Dans *Simorgh*, Dib soumet son combat de jadis, ses ressentiments et profondes blessures qu'il croyait, jusque-là, inguérissables voire insurmontables à un regard concilient imprégné de laxisme. Il a appris, à ses dépens, à faire la paix avec un passé des plus dévastateurs. En effet, Statuer sur un fait révolu serait le principe même du concept de la résilience. Par un simple regard rétrospectif, Dib a tenté de faire la pondération de la victoire, dans une optique disparitaire, avec la paix intérieure comme il l'affirme dans ce qui suit :

« Mais après cela, quelle victoire serait au rendez-vous ? voulant dire, une victoire qui serait totale, à hauteur d'espérance, procurant une vraie paix à un soi perturbé, ainsi qu'une occurrence de résurrection. La sortie du tombeau [...] Mais c'est dit : révolté, vous rompez avec votre condition de souffre-douleur. Vous prenez, en acteur responsable et résolu, votre destin en main. Libre êtes-vous, et votre seul appui, guide et conseiller désormais » (Dib, 2012, p. 52).

L'écrivain a transité d'une écriture conjoncturelle mise au service de la société à l'écriture psychanalytique qui sert d'exutoire pour évacuer le mal-être enfoui et refoulé. L'une des raisons pour lesquelles la psychanalyse s'est intéressée à l'écriture littéraire en particulier et à toutes les stratégies scripturales en général (*faisant ainsi naître par cette jonction la psychanalyse*), c'est sa considération comme une thérapie ou un processus de rémission à travers laquelle l'écrivain est susceptible de revenir sur sa longue résistance par rapport à tout ce qui est oppressant, manipulateur mais surtout traumatique. Par un travail d'introspection ou d'insight, il revient sur les grandes questions existentielles qui ont contribué à jalonner les trajectoires cardinales de sa vie. Ainsi, il descend en lui afin de questionner son histoire, expliquer ses différentes prises de position, ses choix, statue sur des faits, revient sur la maltraitance historique et surtout brise certains schémas qui se sont fossilisés au cours des années. Bref, l'écriture lui permet de conscientiser les différentes pistes, souvent problématiques et douloureuses de sa vie dans le but de se réconcilier avec.

Conclusion

Le propos de cette réflexion était de statuer sur l'impact de la mouvance contextuelle sur l'évolution scripturale de Dib. Pour ce faire, nous avons jeté un regard cursif sur les débuts et le parachèvement de sa carrière en nous arrêtant sur son chant de cygne intitulé *Simorgh*. Chez Dib, chaque transition était l'occasion de réinventer son algérianité et d'abolir les frontières pour en inventer de nouvelles. Son entreprise auctoriale s'est infléchi sur l'axe temporel. Après s'être voué, des années durant, à réverbérer, au détail près, le versant déstabilisateur de la guerre et à vouloir s'en affranchir et affranchir son lectorat ; Dib est passé du besoin incessant et urgent d'exprimer une injustice sociale à la résilience, toujours par le truchement littéraire. Avec l'habileté que nous lui avons toujours reconnue, il n'a cessé d'ajuster les balises en fonction des frontales. Au terme de son odyssée littéraire, il a fini par solenniser

un constat concluant qui stipule que : « *Un écrivain ne peut certes guérir, ni même soulager un individu ou un peuple des maux qu'ils endurent, mais les aider à y voir clair pour mieux se défendre, oui ; en principe* » (Dib, 2012, p. 207). Cela dit, au terme de sa pérégrination scripturale, inscrite dans l'extrême contemporain, Dib avait troqué sa vision émergente allogène ; fortement ancrée socialement contre une perspective régressante , testamentaire voire endogène. La littérature n'est plus un outil de guerre, mais un champ de réinvention continue.

Références

- ACHOUR, Christiane (1990). *Anthologie de la littérature algérienne de langue française*. Enap-Bordas, France.
- AMOSSY, Ruth. & MAINGUENEAU, Dominique (2004). *L'analyse du discours dans les études littéraires*. Presses Universitaires du Mirail, France.
- BENDJELLID, Faouzia (2012). *Le roman algérien de langue française*. Chihab Éditions, Algérie.
- BONN, Charles. *et al.* (1996). *Littérature maghrébine d'expression française*. Edicef, France.
- DIB, Mohamed (2012). *Simorgh*. Dahlab, Algérie.
- FANON, Frantz (1987). *Les damnés de la terre*. ENAG Éditions, Algérie.
- MESURE, Sylvie & SAVIDAN, Patrick (2006). *Le dictionnaire des sciences humaines*. PUF, France.
- TEBBANI, Lynda-Nawel (2016). *Lynda-Nawel Tebbani parle de l'algérianité*. <https://www.youtube.com/watch?v=n7Ym-BSzsJ4> (consulté le 28/11/2025).
— (2017). *L'algérianité littéraire : pour une nouvelle approche du roman algérien contemporain*. Thèse de doctorat, Université de Lorraine.

Pour citer cet article

Sara LEBBAL, « Fluctuation conjoncturelle et mutation textuelle : De l'allogénéité à l'endogénéité dans *Simorgh* de Mohamed Dib », *Paradigmes*, vol. IX, n° 04, novembre 2026, p. 121-129.